

La ville durable au risque de l'histoire

Textes réunis par

Sophie Descat

Éric Monin

Daniel Siret

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE
D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE DE LILLE

jean michel place

11	La ville durable au risque de l'histoire ? SOPHIE DESCAT ÉRIC MONIN DANIEL SIRET
	De la ville embellie à l'urbanisme durable
21	L'embellissement mis en scène et le développement durable. La nature en ville sous l'Ancien Régime DANIEL RABREAU
45	La salubrité dans la ville ou l'hygiène contre la ville ? PHILIPPE GRESSET
63	Ville, nature et disciplines scientifiques. Les avatars d'une écologie urbaine VINCENT BERDOULAY OLIVIER SOUBEYRAN
77	L'urbanisme durable comme science diagonale : les quatre déchirements de la conscience moderne RICHARD ETLIN

Nature, technique et réglementation

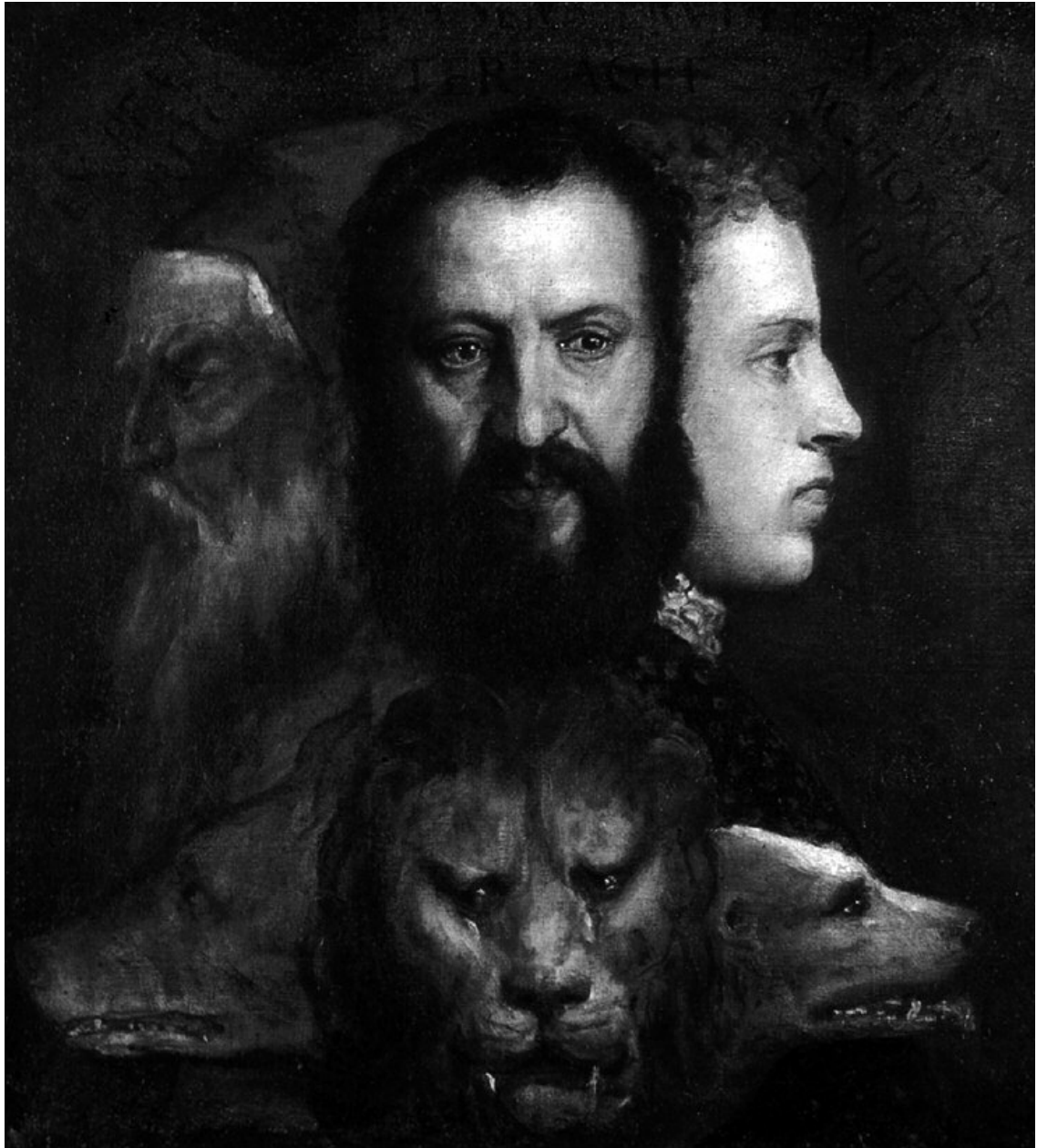
- | | |
|-----|--|
| 101 | Introduction à une histoire du soleil dans la ville
SOPHIE DESCAT ÉRIC MONIN DANIEL SIRET |
| 119 | Les cycles longs de l'eau en milieu urbain occidental
ANDRÉ GUILLERME |
| 129 | De l'encombrement à la congestion ou la récurrence des
problèmes de circulation. Le cas de Paris (1790-1970)
SABINE BARLES |
| 145 | Peut-on gérer la forme urbaine ? Les enjeux de la
régulation morphologique (France, Angleterre, États-Unis)
JACQUES TELLER |
| 163 | Un développement illimité ? Le plan d'Otto Wagner pour
Vienne 1892-1911
RUTH HANISCH |
| 175 | Perspectives
RÉMI BAUDOU |
| 181 | Bibliographie |
| 190 | Présentation des auteurs |

La ville durable au risque de l'histoire ?

Pourquoi un regard rétrospectif

Située à l'intersection des sphères sociale, économique et environnementale, la notion de développement durable – popularisée par le rapport Brundtland en 1987¹ – a été accaparée par les politiques urbaines pour se substituer à celles de croissance et de progrès qui avaient auparavant conditionné l'évolution des villes à travers l'histoire. Pourtant, l'emploi devenu presque systématique de cette notion dans les discours et les projets participant au renouvellement urbain ne correspond pas toujours à la définition première d'un impératif d'action. Devenu au mieux un alibi, au pire une formule supplémentaire du *politically correct*², le développement durable résonne aujourd'hui comme un mot d'ordre convenu masquant parfois l'ambitieux projet visant à lutter contre les déséquilibres planétaires. Malgré ces contradictions, comment peut-on comprendre le succès de l'émergence de cette notion qui a conquis en si peu de temps une unanimité presque universelle ?

Cette question a été le point de départ d'un projet de recherche effectué entre 2002 et 2004 dans le cadre d'un appel d'offres sur la thématique « Politiques urbaines et durabilité » initié par le ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche – Action Concertée Incitative Ville (ACI Ville)³. L'idée était non pas de s'attacher à une étude de la notion de ville durable en tant que telle – ce qui a déjà été entrepris⁴ –, mais plutôt de la confronter à d'autres impératifs d'action qui ont scandé l'histoire urbaine, notamment lors de périodes marquées par d'importantes mutations⁵. En effet, les constats alarmistes mis en avant par la notion de ville durable (congestions, pollutions, épuisement des ressources, ségrégation sociale) pour présenter une situation jugée insupportable (insoutenable) et défendre la nécessité de redéfinir la ville dans sa forme, son fonctionnement et sa gestion, font écho à ceux qui ont légitimé, à plusieurs reprises depuis la fin du XVIII^e siècle et les débuts de l'ère industrielle, un renouveau de la ville ressenti comme inéluctable. Analyser la ville durable au regard de l'histoire urbaine peut ainsi permettre d'une part de mieux comprendre l'émergence de la



Titien, *Allégorie de la Prudence*, 1565 (Londres, National Gallery)
© National Gallery, Londres

notion de développement durable, d'autre part d'avoir des éléments de réflexion qui autorisent un questionnement critique vis-à-vis de l'utilisation rhétorique qui en est parfois faite. La mise à distance que permet la discipline historique peut ainsi fonctionner comme une invitation à la prudence, que le développement durable est censé valoriser. Si l'on s'en réfère aux définitions de cette vertu antique à travers l'histoire, il en est une qui évoque d'ailleurs de manière troublante le texte du rapport Brundtland. Inscrite en latin sur l'un des plus fameux tableaux du peintre Titien, elle peut se traduire en français: « Enrichi du passé, le présent agit avec prudence, sans porter préjudice au

futur. »⁶ Savoir se préserver de l'irréversible : le thème, on ne peut plus « soutenable », est récurrent dans les analyses qui sont proposées ici par les différents auteurs.

Les contributions rassemblées dans cet ouvrage font suite à un colloque organisé sur le même thème à l'École d'architecture de Lille les 27 et 28 novembre 2003, en collaboration avec le CERMA (Centre de Recherche Méthodologique d'Architecture, UMR CNRS 1563, Nantes). Il s'agissait, à partir de l'image du « croisement », de favoriser la rencontre et les échanges entre des chercheurs venant de différents horizons (historiens, historiens de l'art, géographes, architectes) et un public diversifié (acteurs du développement durable, architectes, chercheurs, étudiants, public amateur). Le présent volume en constitue un résultat, adapté aux contraintes de l'édition comme aux réflexions issues des débats occasionnés. Les articles sont ainsi regroupés autour de deux principaux axes – « De la ville embellie à l'urbanisme durable » et « Nature, technique et réglementation ». L'intention n'est pas de résumer les propos de chaque auteur : seules quelques pistes sont données au lecteur, qui prendra soin de garder son esprit critique en éveil.

De la ville embellie à l'urbanisme durable

Un premier groupe de contributions rappelle les grands concepts-clés qui ont scandé l'histoire urbaine depuis le XVIII^e siècle : à ville nouvelle, nouveau langage. Chacun de ces textes insiste en effet sur le rôle de la conceptualisation en histoire urbaine et montre que penser la ville ne se fait pas sans les mots appropriés⁷, chaque période apportant son lot de néologismes et d'expressions à succès. Quelles correspondances peut-on trouver entre ces notions et celle de développement durable ? Que peuvent-elles nous apprendre ? Comment ont-elles soutenu des principes opératoires qui ont animé d'autres mutations de l'histoire de la ville occidentale ?

Daniel Rabreau s'attache à la notion d'embellissement que l'on associe généralement à la ville des Lumières⁸. Après une mise au point méthodologique nécessaire (l'historien prend ses précautions !), il propose d'interroger le concept « d'embellissement durable », soutenu par une pensée durable, que l'on pourrait appliquer selon une chronologie élargie à la ville occidentale sous l'Ancien Régime. Les aménagements parisiens, projetés et réalisés *en continu* depuis le règne d'Henri IV, en constituent l'exemple par excellence. L'auteur met l'accent sur la manière dont on a tenté d'incorporer une nature disciplinée dans la ville : réappropriation des fleuves, promenades plantées, jardins publics... jusqu'aux projets d'habitat paysager de l'abbé Laugier et ses « maisons ambiantes » aux résonances particulièrement durables⁹. Le postulat est le suivant : grâce à cette nature bien intégrée, policée et profitable à tous,

la notion d'espace public – notion qui nous est familière aujourd'hui mais dont on sait combien elle est fragile – se trouve renforcée. La ville « moderne » n'est plus clôturée par des remparts mais par un alignement d'arbres : on s'y sent bien, parce que c'est un espace à la fois délimité et ouvert. Pourtant pointe parfois l'idée que l'arbre n'est pas toujours salubre : on retrouvera ce questionnement singulier à plusieurs reprises. Le débat s'annonçait déjà complexe et la réflexion effervescente. Elle profite aux citoyens-citoyens éduqués qui développent leurs points de vue sur leur espace quotidien par l'intermédiaire de la presse. On retrouve ainsi un principe parfaitement actuel : les citoyens en attente d'améliorations sanitaires et ludiques font pression sur les politiques.

Philippe Gresset s'est confronté aux notions de salubrité et d'hygiène. Que peut-on attendre de la liaison entre ville et technique ? Les aménageurs de la modernité en espéraient la « panacée, c'est-à-dire un remède universel qui anticipe tous les fléaux », en France pour améliorer la rue devenue l'espace public de référence, au Royaume-Uni pour domestiquer l'habitat urbain privé. Face aux réalisations du ^{xx}^e siècle, l'auteur dresse un bilan sévère et ouvre la voie d'un véritable scepticisme critique : la ville est devenue irreprésentable, à la fois sur-instrumentalisée et déterritorialisée. La place croissante occupée par la notion de progrès dans la ville du ^{xix}^e siècle a fini par réduire le milieu urbain à ses composantes techniques, exposant le citoyen à l'isolement et à certaines formes de dépendance. Une standardisation trop poussée est néfaste à la liberté de chacun : Philippe Gresset évoque à ce sujet les théories de l'architecte et biologiste écossais John Claudius Loudon et son idéal de maison-machine avant l'heure. Cet amalgame, source de nombreuses disconvenues, montre que les réactions du développement durable ne sont pas étrangères à ce qui a façonné l'histoire de la ville occidentale. L'amélioration de la ville n'est pas liée à une maîtrise absolue par la technique (« une imposture ») mais à une profonde prise de conscience de nos actes. Les hygiénistes, ou plutôt ceux qui ont mis en œuvre leurs idées, ont eu tendance à oublier la dimension symbolique dans la relation de chacun avec sa ville, minimisant l'importance du perceptible sur le mesurable. C'est ce que l'on souhaiterait aujourd'hui défendre, face au conditionnement exagéré des actions par la modernité.

Vincent Berdoulay et Olivier Soubeyran proposent une étude sur les logiques disciplinaires (entre géographes et historiens essentiellement) et les enjeux conceptuels et institutionnels qui se sont affrontés à l'occasion des tentatives de mise en place d'une écologie urbaine au début du ^{xx}^e siècle. La mise au point est instructive et permet de replacer dans un contexte élargi l'émergence de l'urbanisme comme discipline en France¹⁰ : comment naît ou s'infléchit une pensée urbanistique ? comment s'articule

la relation entre enseignement et pratiques? Cet article souligne l'importance des contextes qui accompagnent, encouragent ou brisent le développement de points de vue originaux, les auteurs insistant sur l'existence « d'un imaginaire social favorable pour la raison disciplinaire ».

Le rapport public/privé (moins de liberté privée pour l'intérêt général), les différences d'échelle (la réflexion tend à l'universel mais donne les conditions d'applications locales), la dichotomie entre la ville (plastique et mobile) et son langage disciplinaire (moins plastique et moins mobile) : les thèmes analysés dans cet article peuvent être directement replacés au centre des débats au sujet de la ville durable. Si l'on considère que la durabilité est censée favoriser la relation entre différentes sciences, et non devenir elle-même une science, si l'on veut éviter certains échecs de la « science urbanistique » – l'oubli du milieu et la croyance abusive dans le projet planificateur –, l'analyse proposée ici d'un passé finalement très récent mais méconnu s'avère particulièrement utile.

Richard Etlin tente de son côté, dans le cadre d'une réflexion diachronique, une définition de ce que l'on pourrait appeler un « urbanisme durable », s'appuyant sur quatre grands moments historiques qu'il identifie comme quatre déchirements entre l'homme, la nature et la ville. Partant du constat qu'aujourd'hui l'homme ne se sent plus impliqué dans son environnement naturel car il n'a plus intimement conscience de faire lui-même partie de la nature, l'auteur, à partir des analyses de Roger Caillois et son concept de « science diagonale », tente d'étudier l'histoire de l'urbanisme depuis le siècle des Lumières en choisissant des mouvements qui ont été justement conçus dans une perspective globale visant à s'intégrer dans le cadre général de la nature. Quelles ont été les solutions prônées pour pallier les déchirements d'ordre hygiénique, psychologique, le déchirement du sentiment d'enracinement, voire le déchirement d'ordre planétaire envers lequel le développement durable nous met en garde? Richard Etlin a choisi d'évoquer une série de courants de pensée, de réalisations ou de projets particulièrement significatifs : les moyens utilisés pour épurer l'air urbain au XVIII^e siècle, les promenades « vitalistes » d'Olmsted et Vaux aux États-Unis au XIX^e siècle, la relecture de Camillo Sitte par le groupe italien « Associazione Artistica fra i Cultori di Architettura », qui prône, sous l'égide de Gustavo Giovannoni, des interventions chirurgicales sur une micro-échelle et la valorisation du tissu urbain anonyme, constituent autant d'exemples que l'on pourrait instructivement rapprocher de certaines stratégies liées à la ville durable. L'auteur insiste d'ailleurs sur les stratifications des situations qu'il évoque et leurs conséquences actuelles : comme on ne peut échapper à la nature, on ne peut échapper à l'histoire... Reste à trouver le bon équilibre entre toutes ces composantes et à sensibiliser le public.

Ce dernier point, abondamment revendiqué au siècle des Lumières, constitue également un cheval de bataille pour la durabilité. Comment éduquer le regard du public sur la ville? Richard Etlin évoque des réalisations d'artistes spectaculaires qui incitent le citoyen à ressentir et penser autrement. Comme le soulignent également Daniel Rabreau, Ruth Hanisch ou Sabine Barles¹¹, la question esthétique n'est jamais véritablement absente des théories qui ont porté de nombreux projets d'urbanisme, mais la mise en pratique s'avère plus délicate.

Nature, technique et réglementation

Le premier groupe de contributions met ainsi en partie l'accent sur les « leçons » que l'on peut attendre d'un regard rétrospectif en histoire urbaine. Enrichir les discussions actuelles sur la ville durable par des références au passé semble en effet plus propice que de partir d'une illusoire *tabula rasa*. Un second groupe de contributions offre des mises au point thématiques sur différents sujets – que l'on pourrait multiplier à l'infini – qui permettent de mesurer les solutions prônées au cours du temps pour rendre la ville plus « soutenable ». Certaines analyses, volontairement provocatrices vis-à-vis de la notion de durabilité, sont surprenantes et révèlent à nouveau la complexité des enjeux et des réponses possibles.

Nous évoquons dans un premier temps les raisons qui ont conduit architectes et urbanistes à faciliter ou empêcher l'accès du soleil dans la ville. Au moment où l'on prône des réponses écologiques pour satisfaire les besoins énergétiques de l'espace urbain, et notamment l'utilisation optimale de l'énergie solaire, les expériences évoquées dévoilent à nouveau des continuités dans la réflexion et dans les pratiques. André Guillaume montre ensuite comment la ville a, depuis l'Antiquité, utilisé l'eau environnante pour se déployer, jusqu'à un point de saturation qui constitue l'une des grandes préoccupations de la ville durable. Sabine Barles analyse le problème de la congestion urbaine en prenant l'exemple de Paris aux XIX^e et XX^e siècles, évoquant le passage de la rue réservoir à la rue réseau à partir d'une périodisation fine. Elle met l'accent sur la question du « point de vue » et montre comment la manière de poser un problème conditionne largement les solutions qui lui seront effectivement apportées; l'objectivité des discours d'urbanisme qui se veulent scientifiques n'est donc pas toujours de mise. Jacques Teller, à partir d'une étude des règlements d'urbanisme adoptés pour New York dès 1961, qu'il compare à d'autres systèmes, souligne les vertus potentielles de la régulation morphologique qui a pu, dans certains cas, aiguillonner la réflexion des concepteurs et devenir un élément favorable à la création. Il montre ainsi comment la législation urbaine peut protéger l'intérêt public en donnant l'image d'une ville qui peut évoluer sans cesse (et donc s'améliorer)

contrairement à l'idée de rigidité que l'on retient généralement de la règle. La question n'est plus « faut-il réguler? », mais « comment réguler? » et comment bien réguler de façon à améliorer les ambiances urbaines¹².

Ruth Hanisch propose dans une dernière contribution une relecture stimulante des projets d'urbanisme – plans et textes explicatifs à l'appui – d'Otto Wagner pour Vienne entre 1892 et 1911, et souligne des rapprochements inattendus entre ses projets de ville au développement illimité (mais planifié sur le long terme) et la ville durable. Les questions de la limitation urbaine, de la flexibilité du bâti, de la ville comme « défi artistique », sont particulièrement mises en valeur.

Le bilan est donc assez clair : la tentative de rendre moins floue la notion de développement durable en la confrontant à d'autres impératifs d'action qui ont scandé l'histoire urbaine ne simplifie pas les choses. Au contraire, les mises au point – si l'on file la métaphore photographique – effectuées par chacun des auteurs permettent une observation plus fine des « arrière-plans » et mettent en valeur de nombreux détails qui révèlent clairement la complexité inhérente à la ville. Le ménage à trois, éternellement problématique – en témoigne la récente exposition universelle d'Aichi (Japon, 2005) –, que constituent la ville, la nature et la technique, est particulièrement révélateur. Doit-on penser la ville comme un organisme naturel ou une production contre nature? Comment trouver l'équilibre entre manque et trop plein de technique? Les contradictions sont de mise¹³, les réponses difficiles... Mais n'est-ce pas là aussi ce qui fait l'intérêt de l'urbain?

1. Brundtland 1987. La notion de développement durable (« sustainable development » en anglais) a été reprise lors du Sommet de la Terre de Rio en 1992.

2. Voir par exemple Chauveau 1996 et Godard 1996.

3. Les actes du colloque de clôture de l'ACI Ville (1^{er}-3 mars 2004, Paris), organisé sous la direction de Marie-Flore Mattei et Jean-Marc Rennes, sont en cours de parution. Notre recherche était intégrée à l'atelier 4, intitulé « Cultures urbanistiques : des sources de l'histoire urbaine au développement urbain durable ».

4. Voir Sachs 1996.

5. Un principe similaire a été adopté par un groupe de recherche de l'École polytechnique de Zurich, sous la direction de Vittorio Magnago Lampugnani, dans le cadre d'un programme intitulé « Alliance for Global Sustainability » regroupant plusieurs universités (www.global-alliance.org/). Ruth Hanisch, qui publie ici un article sur les projets d'Otto Wagner, a fait partie de ce groupe de recherche. Sont également publiés ponctuellement des articles qui adoptent un regard rétrospectif – voir notamment Edwards et du Plessis 2001.

6. Pour une analyse de cette œuvre, voir Panofsky 1990, 129-161.

7. Voir à ce sujet les ouvrages publiés sous la direction de Jean-Charles Depaule et Christian Topalov dans la collection « Les mots de la ville », Paris : Maison des Sciences de l'homme/Unesco.

8. Elle est pourtant utilisée jusqu'au XX^e siècle, notamment lors de la loi Cornudet de 1919 (Genestier 1996).

9. L'article de Philippe Gresset permet de prolonger la réflexion sur la question de la maison urbaine associée à son jardin « microcosme ».

10. Voir aussi Berdoulay et Claval 2001.

11. Qui reprend l'expression de Bernard Landau d'un « art de la rue » pour qualifier les multiples projets d'amélioration que connaît la voirie des villes occidentales au XIX^e siècle – voir aussi Picon 2004.

12. Daniel Rabreau montre que la question était déjà à l'ordre du jour au temps des Lumières.

13. Voir à ce sujet Campbell 1996.